

PRÉFACE D'ALFRED SAUVY

**AU LIVRE D'ANDRÉ-L.-A. VINCENT :
*INITIATION À LA CONJONCTURE ÉCONOMIQUE***

**PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
1947**

Le livre d'André Vincent sur la Conjoncture économique, paru en 1947, fait suite à celui que cet auteur et pionnier en la matière avait déjà produit en 1943 sous l'égide du CNOF, le fameux Comité national de l'Organisation française, né en 1926 et qui a créé l'École d'organisation scientifique du travail pour « préparer et perfectionner selon les méthodes de l'Organisation Scientifique, les chefs et les agents de toutes entreprises industrielles, commerciales et administratives ».

Il n'est pas étonnant qu'A. Vincent ait demandé de préfacier son livre à d'Alfred Sauvy, démographe et économiste fort réputé, puisqu'il est l'auteur du livre sur la prévision économique dans la collection Que sais-je, aux PUF, paru en 1943. C'est le premier livre d'Alfred Sauvy qui sera suivi par des dizaines d'autres qui ont tous marqué plusieurs générations d'étudiants.

La préface d'Alfred Sauvy au livre d'André Vincent est très riche de commentaires sur la science économique et son enseignement.

La voici, in extenso.

PRÉFACE

C'est, parmi tant d'autres, un sujet d'étonnement que de voir l'état rudimentaire de la science économique, après deux siècles de recherches systématiques, de travaux assidus et profonds, entrepris par les meilleurs spécialistes du monde entier, dans les universités, les instituts scientifiques, les laboratoires ou bureaux privés. Et, en dépit de son nom, l'économie politique n'accorde encore qu'un appui modeste et contestable à la conduite des affaires publiques.

Si l'on prend, par exemple, le problème le plus classique, le plus étudié peut-être, celui des crises cycliques, nous constatons que, non seulement les efforts pour prévoir leur déclenchement ont échoué, mais que leur explication même n'a guère fait un pas, ou plutôt en a fait beaucoup, mais dans des sens différents.

Où'il s'agisse de la formation des prix, du taux de l'intérêt, de fiscalité, d'investissement, etc., de si grandes divergences de vue subsistent entre les meilleurs auteurs qu'on est tenté de ne tenir la doctrine que pour un ensemble fragile d'hypothèses auquel ses contradictions multiples n'ont pas permis de s'imposer comme l'ont fait d'autres sciences. Et si, d'aventure, s'établit quelque jour et sur quelque point un accord suffisant, plein de promesses, un événement nouveau vient lézarder ce jeune édifice et susciter de nouveaux schismes.

Les seules doctrines qui aient pu, à quelque titre, s'affirmer sont celles qui ont pu prendre appui, volontaire ou non, sur une certaine idéologie, c'est-à-dire sur une forme de l'optimisme, ou lui prêter main-forte, et rencontrer, dans une heureuse conjonction, des préoccupations affectives plus ou moins ouvertes, plus ou moins conscientes. Nous pensons ici, par exemple, à Adam Smith, à Karl Marx, à Keynes, à Jacques Duboin, le caractère hétéroclite de cette liste n'en étant que plus convaincant. Comme les régimes politiques nouveaux, les nouvelles doctrines à succès sont toujours à base de libération.

De telles thèses, affirme-t-on, sont satisfaisantes pour l'esprit. Mais faut-il que l'esprit soit satisfait ? Et, dans cette opinion, le cœur ne fait-il pas partie de l'esprit ?

C'est un bien lourd privilège pour une science que de porter l'épithète d' « humaine », d'abord, parce que la méthode expérimentale y soulève des difficultés particulières, ensuite parce que la chaleur du contact avec l'homme est une rude épreuve pour l'esprit scientifique, enfin, parce que, parmi les données les plus fondamentales, un grand nombre sont fonction du temps et de l'espace.

Cependant, depuis une trentaine d'années, on a assisté à la création d'un matériel important, en quantité tout au moins, qui a ouvert la voie à de nouvelles recherches : les statistiques sont devenues si nombreuses que le seul établissement de la liste des documents officiels, émanant des administrations publiques, constitue un objectif difficile et fugace.

La tâche de l'économie est loin d'en être simplifiée ; plusieurs attitudes possibles et plusieurs types sociaux sont alors apparus :

Le pur statisticien, superbe et généreux, livre ses colonnes de chiffres, en se gardant de participer à la bataille d'interprétation. Esclave de la division du travail, respectueux des fonctions sociales, il assiste, impassible, à ces querelles, stoïque même devant les tortures infligées à sa progéniture chiffrée.

Tout au plus, le voyons-nous parfois fournir aux combattants du matériel à la commande, c'est-à-dire procéder à telle ou telle répartition, jusque-là négligée, isoler tel ou tel facteur, dont l'importance paraît essentielle aux utilisateurs. Cependant, un tel travail à tâche se heurte en général à des difficultés techniques considérables. La statistique peut difficilement sortir de la « confection ». En tout cas, le statisticien pur est trop sage pour se lancer dans la lice, au risque de voir la lutte se transporter sur son propre terrain et compromettre le fini scientifique de sa fabrication. Sa propre objectivité, si nécessaire dans ses travaux, risquerait d'être mise à l'épreuve par les cheminements souterains de l'inconscient.

L'expérimental, non moins soucieux de pureté, fait litière de tout raisonnement, nécessairement insidieux, et procède à de pures confrontations. Le résultat ne répond généralement pas à ces nobles préoccupations. Nous voyons Harvard observer avec minutie, sur une longue période, des corrélations décalées qui doivent lui livrer le chemin de l'avenir, but véritable de toute doctrine, et aboutissent à un échec relentsant.

L'expérimental ne peut vivre que soutenu par le désir ardent de reconnaître des lois inédites. Il faut un tempérament exceptionnellement froid et désabusé pour ne pas céder au premier plaisir, si enviable, de l'illusion de la découverte. Et, dès que cet enfant

est né, dès que cette nouvelle loi a vu le jour, son père le soigne et lui épargne tout ennemi, alors qu'il devrait impitoyablement le combattre pour éprouver sa solidité. Une telle sollicitude paternelle provoque une éclosion d'êtres fragiles qui s'évanouissent au premier souffle de l'extérieur ou à la première réponse du Temps.

L'espèce de l'expérimental pur tend du reste à disparaître sous l'effet des changements perturbateurs qui se succèdent, depuis dix-huit ans, à un rythme tel que, pour mériter le titre de « normale », une époque doit avoir subi la palme du temps et de la mémoire qui eslompe les caractères.

Les déconvenues de l'expérimental fortifient la position du doctrinaire qui construit ou adopte un système logique avec ou sans usage de la langue mathématique et considère les statistiques comme des accessoires de présentation. Dans la montagne de documents qui sortent journellement des usines à chiffres, ce n'est jamais une grande difficulté de choisir quelques lots, qui réunissent les indispensables qualités de fraîcheur et de conformisme.

Des efforts méritoires ont cependant vu le jour en vue d'effectuer les liaisons indispensables. En France, nous avons vu la création de l'Institut scientifique de recherches économiques et sociales, par M. Charles Rist, puis celle de l'Institut scientifique d'économie appliquée de M. François Perroux ; d'autres heureuses initiatives individuelles sont à approuver.

Mais ces tentatives isolées, insuffisamment soutenues par les pouvoirs publics, greffés sur un enseignement fondamental défectueux, ne peuvent assurer le plein succès. La science économique n'apporte à peu près aucune solution aux grands problèmes économiques de l'heure. Si un comité d'experts économiques était créé aujourd'hui, pour proposer une solution aux problèmes du moment, il faudrait couvrir d'une sourdine l'éclat de ses discordances, pour donner leur plein relief aux lieux communs auxquels se limiterait étroitement l'effort constructif.

Dans ces conditions, faut-il s'étonner de voir ceux qui ont la redoutable charge des affaires publiques se détourner avec prudence de la statistique et avec résolution de l'économie politique ? Aucun produit fini, maniable, sûr, ne se présente à eux. Le vieil outil désuet, mais robuste, qu'est le bon sens, vaut mieux, pensent-ils, qu'une machine perfectionnée, mais inachevée.

La simple lecture d'un catalogue de bibliothèque nous instruit rapidement sur cet écartèlement du travail : A l'aile statistique, nous trouvons une collection de remarquables ouvrages de méthodologie et une imposante documentation chiffrée ; à

l'autre extrémité, les ouvrages de doctrine forment un ensemble considérable auquel de nouvelles et fréquentes adjonctions épargnent le vieillissement qui atteint rapidement ses éléments.

Mais, entre les deux blocs, l'analyse et l'explication des résultats offrent de vastes champs inexplorés. Les richesses que renferment, par exemple, les recensements professionnels quinquennaux ne tentent guère les prospecteurs. La science, comme la terre, requerrait-elle un peuplement minimum nécessaire à l'exploitation ?

Ce n'est pas l'avis de M. André Vincent qui s'est délibérément évadé des trois spécialisations. Suivant un chemin aussi recommandable que peu fréquenté, il a commencé sa carrière comme ingénieur d'industrie, pour aborder ensuite, fortement armé d'expérience et de pratique, la redoutable et pleine d'embûches science économique. Il arrive souvent que des cimes jugées inaccessibles des alpinistes cèdent, non sans regret, leurs mystères, parce que quelque audacieux ou curieux a choisi une voie nouvelle qui ne paraissait pas la plus propre. La carrière économique de M. Vincent, si brillamment commencée, autorise de même les espoirs de ceux qui suivent ses efforts persévérants et originaux.

Son Initiation à la conjoncture économique devrait valoir à cette branche de la science le grand nombre d'initiés qu'elle mérite et dont la société a besoin.

Ni l'observation, ni la déduction logique ne règnent ici en maîtresse ; c'est une heureuse association de ces deux infirmes qui établit le plan des constructions, enfin assurées des fondations et du liant nécessaires.

C'est fort justement que le corps de l'ouvrage s'ouvre d'abord sur la comptabilité nationale, méthode nouvelle, du moins dans ses applications, qui a fait, sous la poussée de la guerre, des progrès considérables dans les pays anglo-saxons. M. André Vincent a eu le mérite de cultiver, en pleine guerre, cette méthode fertile, avec les difficultés que l'on devine, et d'imaginer le tableau à double entrée qui permet de faire revivre, dans l'aridité apparente de ses quelques centimètres carrés, toute la vie de l'économie nationale dans ses grandes lignes.

De telles synthèses provoquent des progrès immenses ou, mieux encore, permettent à l'homme de digérer et d'assimiler une masse de progrès antérieurs qui risquent, sans elles, de devenir un chaos monstrueux et étouffant.

La comptabilité nationale résume toute la conjoncture et tout le processus qui va du fait à l'action. Purement descriptive

à son début, elle mène en effet rapidement à l'explication causale et à la prévision. Déjà des pays étrangers, les mieux gouvernés, cela va sans dire, recourent à ces tableaux qui complètent l'honnête et traditionnel budget financier ou, plutôt, lui donnent sa signification véritable et lui assignent sa place dans l'ensemble.

La mesure du progrès technique figure dans l'ouvrage en bonne place. Réjouissons-nous à plus d'un titre : ces deux mots magiques, ou seulement le premier, ont fait éclore les rêves les plus séduisants, les projets les plus nobles et les bévues les plus retentissantes.

Employé au futur, le progrès reslera la consolation des affligés

Qui, comme un élixir nous monte et nous enivre
Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir.

Ceux qui ne lui assignent pas une puissance suffisamment décisive pour faire oublier la nécessité de l'effort y trouveront toujours l'âpre satisfaction de voir les autres se tromper et de le dire avec vigueur.

C'est, bien entendu, sur les résultats acquis, que M. Vincent a porté son effort. Il est particulièrement heureux qu'un homme de sa valeur et de sa formation technique se soit attaqué à ce difficile problème métrologique, dont les résultats surprennent inévitablement. Il l'a fait avec un soin et une clairvoyance telles que, si la qualité de nos matériaux avait été suffisante, la France serait de loin en avance sur les autres pays, dans cette mesure si indispensable à l'explication de notre temps.

Nous avons eu également le plaisir de voir figurer en bonne place la méthode des modèles. Quiconque a, par ce moyen, étudié l'influence d'un facteur déterminé dans l'enchevêtrement des causes et des effets (moyen quelque peu apparenté à la notion de dérivée partielle), en a retiré de telles satisfactions de clarté, que la tentation pourrait être forte de conserver pour soi, par jalousie et avarice, ce procédé précieux, ennemi des tortures intellectuelles.

A la suite des recherches causales, nous trouvons la prévision, objet si fréquent de crainte ou de répulsion. Épreuve redoutable, en effet, devant laquelle l'abstention est de règle. Peu de monde en piste, beaucoup dans les tribunes. Et cependant, il n'y a pas de doctrine vraie et de doctrine fausse. Sur un ensemble de faits donnés, l'esprit peut forger une infinité d'explications. La doctrine qui l'emporte est celle qui prévoit juste ou permet de le faire.

Aussi pensons-nous que la doctrine économique ferait des

progrès considérables, si elle était à base d'observation et mise à l'épreuve de la prévision. Certes, toute doctrine s'appuie sur un certain nombre de faits, reconnus ou non. Il serait aisé de montrer que toute théorie édifiée à une époque donnée pourrait être, ou aurait pu être, ruinée par une statistique appropriée qui, à cette époque, n'existait pas plus que le résultat contraire. Mais c'est ce contraire qui a servi de point d'appui.

En fait, les doctrines les plus sûres, c'est-à-dire les plus fidèles, les plus respectueuses des faits, ne peuvent avoir qu'une portée limitée dans le temps et dans l'espace. Même si les éléments matériels en présence ne changeaient pas, l'homme montre de surprenantes facultés d'accoutumance qui, du même coup, modifient les problèmes comme elles modifient la thérapeutique. La plus fameuse des doctrines modernes, celle de Keynes, conclut à des excès d'épargne et se diffuse en Europe au moment où les gouvernements cherchent vainement les moyens d'accroître celle d'épargne. Les variations dans l'espace ne sont pas moins déconcertantes que ce décalage d'un demi-cycle.

Les changements si fréquents et si amples survenus dans les économies depuis une vingtaine d'années mettent en évidence le caractère anachronique de l'enseignement de l'économie politique. Déjà aux États-Unis et en Angleterre, la nécessité de changements profonds a été dénoncée. Doublement attardée, la France doit faire un effort particulier dans ce sens. Non seulement il faudrait en finir avec ce mariage de déraison entre le droit et l'économique, sur lequel M. André Vincent nous paraît quelque peu indulgent, mais cette rupture devrait être accompagnée de quelques autres. Une période de pure observation et de méthode statistique devrait précéder toute autre formation. C'est seulement au cours de la seconde année ou plus tard que les élèves pourraient commencer la construction des échafaudages, grâce aux matériaux accumulés. Comme rien n'est plus difficile à réformer qu'un enseignement, nous sommes encore loin d'une telle adaptation.

Quel que soit le plaisir spéculatif des études de pure doctrine ou de conjoncture, le but de la science économique reste la conduite des affaires privées et publiques. M. André Vincent nous montre, en particulier, les services à attendre d'une étude rationnelle d'une branche d'activité. Sans une observation profonde et une large diffusion de ses résultats, l'organisation professionnelle ne peut, en régime capitaliste ou apparenté, conduire qu'au hideux monopolsme malthusien.

Quant aux affaires publiques, la succession de malentendus, de déceptions, qui accompagnent ou suivent les impeccables

raisonnements des parties en présence, nous montre à l'évidence que, seule, la « possession » des faits nous permettra le minimum de cohérence nécessaire et d'efficacité souhaitée. Un médecin peut certes acquérir une grande science dans les livres. Mais celui qui a senti la matière frémir sous son doigt n'en possède pas moins une aptitude particulière. Dans la grande lutte des faits et des hommes qui se déroule, ceux-ci auront nécessairement le dessus s'ils négligent leur meilleure arme : la connaissance.

Alfred SAUVY.